

## Un premier bilan historique sur les morts parisiens

Par Jean-Louis Robert,

*Professeur émérite d'histoire contemporaine  
Université Paris I Panthéon-Sorbonne*

Nous présentons ici un premier bilan statistique, portant sur les morts parisiens tels que recensés par les livres d'or et réunis dans le monument aux morts virtuel. On aura garde d'élargir ces conclusions à l'ensemble de la France avec laquelle cependant nous tentons, parfois, une comparaison. Nous n'avons pas cherché non plus à apprécier finement ces résultats. Chacun pose de nouvelles questions qui mériteraient une étude approfondie.

Les résultats présentés ici s'appuient donc sur le fichier des 96 979 noms relevés sur les livres d'or (comptés parfois en double), enrichi des informations du fichier des « Morts pour la France », issues du site Mémoire des hommes.

### ***SOMMAIRE***

I - Les non retrouvés « Morts pour la France »

II - Quelle mort ?

III - Quelles armes ? Quelles unités ?

IV - Quel grade ?

V - La mort où ?

VI - Quand meurent-ils ?

VII - Qui ?

*A - L'âge*

*B - Les origines*

*C - Où habitent-ils ?*

VIII - Les fusillés

## I - Les non retrouvés « Morts pour la France »

Il faut d'abord noter que 7 977, soit 8,2 % des noms relevés sur les livres d'or, ne se retrouvent pas sur le site Mémoire des hommes. Pour une très petite part, ceci peut s'expliquer par une simple erreur matérielle (noms mal orthographiés dans les sources originelles, livres d'or et fichier des « Morts pour la France », ou noms mal relevés lors des saisies).

Mais c'est très loin d'être l'essentiel. Car on peut facilement démontrer que ces 7 977 cas ne relèvent absolument pas du hasard, pour un très grand nombre.

Ainsi, alors que seulement 7,7 % des Parisiens reconnus morts pour la France sont morts à l'arrière (défini par les départements non situés sur le front), c'est le cas de 42,3 % (au moins) des non reconnus morts pour la France. On pourrait même arriver à des écarts plus significatifs en examinant les lieux de décès précis dans la zone du front.

Les mêmes écarts se retrouvent pour les armes dont relèvent les morts. Ainsi les Parisiens non retrouvés sur le fichier des « Morts pour la France » constituent 92 % des morts d'une armée étrangère (normal car au terme de la loi, les combattants dans une armée étrangère ne sont pas reconnus morts pour la France), 50 % des réformés, 49 % des groupes spéciaux, 48 % des GVC (gardes des voies de communication) , 40 % des COA (Commis et ouvriers d'administration militaire), 35 % des civils, 34 % des sections d'état-major, 30 % des gendarmes... Ce pourcentage tombe à 6 % pour les morts relevant de l'infanterie qui sont donc massivement retrouvés sur le fichier des « Mort pour la France »

On sait par ailleurs qu'un fichier de 97 446 noms de « non reconnus morts pour la France » existe, soit environ 7 % du total approché des 1400000 morts, classiquement estimé de la Grande Guerre. L'écart avec 8,2 % est très léger, mais pourrait indiquer une très petite propension parisienne à inscrire sur ses livres d'or un peu plus de non reconnus « Mort pour la France ». Il serait intéressant de comparer Paris avec des études identiques en fonction de la taille des communes, des régions etc...

Au final, bien sûr, il ne revient pas à l'historien de décréter que les Parisiens non retrouvés « Morts pour la France » ne sont pas dignes de figurer sur les livres d'or

des mairies parisiennes. Cet écart pourrait, au contraire, témoigner du fait que les statistiques des morts liés à la guerre minimisent la réalité.

## II - Quelle mort ?

Si l'on élimine les causes inconnues, incertaines, c'est assez normalement la mention « Tué à l'ennemi » (abrégé ensuite en « TE ») qui arrive largement en tête avec 63,3 % des morts. Puis vient avec 21,9 % la mention « Blessé » (parfois précisée « à l'ennemi », de manière très floue). Ces mentions méritent un rapide examen critique. Il arrive que des « TE » soient indiqués morts à l'arrière ; normalement, ils auraient dû être classés à « Blessé ». Par ailleurs on voit bien que ceux qui décèdent dans une ambulance à proximité du front sont parfois déclarés « TE », parfois déclarés « Blessé ». La limite est donc fragile, mais nous verrons qu'elle prend sens statistique tout de même.

Vient ensuite la mention « Maladie » (parfois précisée « en service », parfois non, de manière très aléatoire), avec 8,6 % de morts, puis les « Disparus » avec 5,5% (là aussi la frontière avec les « Tué à l'ennemi » n'est pas toujours évidente) et les morts pour « Accident » avec 800 cas (1 %).

Des cas complexes apparaissent ; par exemple les chutes d'avion peuvent relever de « Tué à l'ennemi » ou d'« Accident ». On a reclassé au cas par cas, en fonction du contenu détaillé des fiches du site Mémoire des hommes, mais on n'a pas pu décider dans 54 cas !

Les autres classements relèvent de la micro-statistique. Notons tout de même 26 suicides – indiqués comme tels – (et reconnus morts pour la France), six cas de violences entre militaires, six cas de violences par les Allemands (fusillés, évadés...) et une victime d'un attentat à Tien-Tsin en 1919 !

Nous reviendrons dans une partie spécifique sur le problème du classement des fusillés pour l'exemple.

## III - Quelles armes ? Quelles unités ?

On ne sera pas surpris que l'infanterie donne le plus de morts, 68,5% des morts sont dans l'infanterie de ligne, 3,8% dans l'infanterie coloniale, etc.. Les bataillons de

chasseurs en donnent beaucoup (7 317 morts, soit 7,7 %). La légion donne 1 000 morts (1,1 %), les « bat d'af. », 674 morts (0,7 %)

L'artillerie donne 6000 morts, soit 6,3 % ; le génie, 2,2 %, la cavalerie, 1,5 %, l'aviation et l'aérostation 1 %, tout comme le train des équipages, les sections d'infirmiers 511 (0,5 %) comme les COA, la marine 315 morts (0,3 %).. Les effectifs deviennent ensuite très faible : par exemple 16 sapeurs-pompier, 50 gendarmes, 20 civils, 11 trésoriers payeurs, etc.

Le plus intéressant est alors de croiser les armes avec la reconnaissance « Mort pour la France » et le genre de mort.

Un premier groupe apparaît, caractérisé par un très fort total des pourcentages de « Tué à l'ennemi » et « Disparu ». Les bataillons de chasseurs (le plus fort taux de « TE », avec 67 %) – et les groupes de cyclistes –, et les régiments d'infanterie de ligne constituent un premier sous-groupe de cette catégorie, comptant relativement peu de disparus. Par contre les bataillons coloniaux (les bataillons de tirailleurs sénégalais en tout premier lieu), les régiments d'infanterie coloniale, les régiments de zouaves et de tirailleurs et la légion étrangère comptent un nombre très élevé de disparus. La question demeure de la cause de ces disparitions nombreuses -corps non retrouvés dans des batailles où le nombre de disparus est particulièrement élevé ? Corps non recherchés ? Ces hypothèses restent à vérifier.

Le deuxième groupe a un niveau de « TE » et Disparus de l'ordre de 51 à 61 % de l'effectif ; lui aussi se divise en deux sous-groupes ; la marine a un taux exceptionnellement élevé de disparus (36%), ce qui s'explique par les navires coulés par l'ennemi et un taux relativement élevé de victimes d'un accident, ce qui s'explique par les naufrages accidentels. Comme celui du torpilleur 251 abordé et coulé accidentellement par l'Oriflamme en 1914, et qui comptait des marins parisiens dans son équipage. Peu de blessés par contre dans la marine. C'est tout ou rien dans cette arme. L'autre sous-groupe regroupe la cavalerie, les chasseurs à cheval et les nouveaux régiments de chars qui ont un taux élevé de blessés.

Le troisième groupe a un niveau de « TE » et Disparus entre 34 et 42 % de l'effectif, ce qui n'est pas considérable. Mais le niveau des morts de blessures est très élevé. L'artillerie (27 % de morts par blessure), le génie (26 %) constituent les armes les plus significatives de ce groupe où les morts de maladie sont aussi nombreux (23 % dans l'artillerie, 21 % dans le génie).

Le quatrième groupe est celui de l'aviation, avec seulement 29 % de « TE » et Disparus. Ce qui paraît exceptionnellement élevé dans l'aviation est le pourcentage d'accidents : 24 %. Et peut-être faudrait-il y ajouter les 5,5 % de chutes d'avion d'origine inconnue.

Puis vient un cinquième groupe où les « TE » et Disparus ne comptent plus que pour 10 à 18 %. Dans ce groupe, nous trouvons un très haut niveau de cause de la mort par maladie : de 42 % pour les sections d'infirmiers à 56 % pour les sapeurs-pompiers en passant par les SCF-Section de chemins de fer (55 %) les TEP-Trésorerie et postes aux armées (55 %), l'aérostation (47 % mais qui compte comme l'aviation aussi un taux élevé d'accidents 18 %). Les groupes spéciaux (détachements en Afrique du Nord) détonnent, eux, par leur haut niveau de non reconnus « Morts pour la France ».

Vient enfin le sixième groupe où les « TE » et Disparus sont rarissimes. Certains à cause d'un niveau exceptionnel de morts pour maladie (le train des équipages 55 %), la gendarmerie et les gardes républicains (58 %), les sections d'état-major (46 %), les COA (47 %) ; les GVC (gardes des voies de chemins de fer) ont assez naturellement un taux assez élevé d'accidents (16 %) et tous ont un niveau élevé de non reconnus « Morts pour la France » (civils, réformés..)

Le classement ainsi opéré n'a rien d'inattendu mais il paraît extrêmement contrasté. Selon les armes, la situation du combattant est très différente. Sans nul doute, l'égalité n'existe pas devant la mort pendant la Grande Guerre.

#### *Du côté des unités*

On ne saurait ici s'attarder à l'examen détaillé des 1 990 unités qui ont donné des morts parisiens... Notons seulement que le 46<sup>e</sup> RI détient le triste record de morts parisiens inscrits sur les livres d'or avec 883 noms, devant le 31<sup>e</sup> RI (836) et le 4<sup>e</sup> régiment de zouaves (805).

Le 46<sup>e</sup> RI, caserné à Paris et Fontainebleau, a participé à nombre de batailles de la Grande Guerre, en Lorraine et sur la Marne en 1914, aux offensives meurtrières de 1915, au chemin des Dames en 1917 (une centaine d'hommes du régiment se mutinera en juillet à Vandeuil).

Et, au hasard, le 29<sup>e</sup> régiment d'artillerie a donné 108 morts, le 22<sup>e</sup> Dragons, 44 morts, le 62<sup>e</sup> régiment d'infanterie territoriale 5, et la 10<sup>e</sup> section d'état-major 2...

Un examen approfondi révèle cependant que les dépôts des régiments qui ont le plus fourni de morts parisiens sont dans la grande région parisienne et la Lorraine. Rien d'étonnant compte-tenu de deux facteurs. Les affectations en régiment sont liées au lieu de naissance ou d'habitation (donc très peu de noms venant des dépôts du Midi) ; les morts de 1914, très nombreux, ont concerné les régiments à forte proximité du front.

#### IV - Quel grade ?

On ne saurait ici développer ce sujet complexe. Toutefois une première indication apparaît avec la statistique du lieu de la mort. Nous donnons ainsi le pourcentage de ceux qui sont morts dans les seuls départements du front (mais les conclusions sont exactement les mêmes en étudiant les proportions de mentions « Tué à l'ennemi »)

Soldats	86,2 %
Caporaux	90,7 %
Sergents	91,5 %
Aspirants	94,8 %
Sous-lieutenants	93,4 %
Lieutenants	88,3 %
Capitaines	86,2 %
Commandants	80,7 %
Colonels	80 %
Généraux de brigade	65 %
Généraux de division	40 %

Cette statistique a une grande cohérence avec une belle courbe régulière en cloche : au sommet les plus jeunes officiers, aspirants et sous-lieutenants. Ce sont eux qui donnent également le plus fort pourcentage de Tués à l'ennemi. Ils cumulent sans doute, jeunesse et inexpérience, dévouement et courage, et obligation de combattre aux tous premiers rangs, avec les hommes.

De part et d'autre de ce sommet, on meurt moins à l'ennemi et davantage loin du front. Chez les officiers plus on monte en grade, moins le risque paraît grand. Toutefois les capitaines meurent encore comme leurs hommes.

## V - La mort où ?

On compte plus de 5500 lieux précis de décès ; encore avons-nous procédé à quelques regroupements lorsqu'un lieu-dit ne comptait qu'un très rare nombre de morts.

C'est dire que la mort se disperse sur tout le front et au-delà.

En effet la première commune de mortalité de nos Parisiens est tout simplement Paris avec 2818 morts. Il nous faudra y revenir.

Puis sans surprise, Verdun avec 1 852 morts (mais cette indication peut aussi bien dire mort dans Verdun-ville que pendant la bataille de Verdun en général), puis Neuville-Saint-Vaast avec 1 509 morts, Souain, 1 225 morts, Souchez, 1 073 morts, Les Eparges, 986 morts, le bois de la Gruerie, 959 morts, Douaumont, 866 morts, Bois-Le-Prêtre, 815 morts etc.

On peut regrouper par départements ou nations les lieux du décès et l'on obtient alors le classement suivant (plus de 500 cas). Nous avons fait figurer en deuxième colonne un chiffre national que nous avons calculé à partir des données du site Mémoire des hommes. On pourra constater que les lieux de décès des Parisiens suivent une hiérarchie proche de celle de leurs compatriotes.

	<b>Paris</b>	<b>France</b>
Meuse	17 929	62 145
Marne	17 057	61 181
Aisne	9 486	43 789
Somme	8 753	33 484
Pas de Calais	8 497	26 505
Meurthe-et-Moselle	5 812	16 033
Belgique	5 010	27 039
Seine	3 408	
Oise	3 106	9 644

Haut-Rhin	1 170	1 666
Ardennes	1 165	5 895
Vosges	1 084	9 093
Allemagne	1 080	
Nord	830	1 369
Seine et Marne	689	
Moselle	669	5 115
Grèce	651	
Seine et Oise	627	
Macédoine	586	

Notons qu'ils sont aussi 317 (pas tous des marins, car il y a aussi les soldats transportés) à être morts en mer, 265 en Turquie, 223 au Maroc, 176 en Algérie, 98 en Italie, 77 en Tunisie, 69 en Albanie, 58 en Bulgarie, 51 en Serbie, 30 au Vietnam....

Et aussi 2 en Chine ou en Côte d'Ivoire, un en Géorgie et à Tahiti....

*On doit enfin préciser les lieux de décès par grandes zones.*

La grande masse des morts le sont dans la zone du front, définie ici par les départements où passe le front. Il reste environ 10 % qui sont morts dans la Seine (3 408) et dans les autres départements de l'arrière ou en pays neutres etc. (5 813).

La typologie est alors sans surprise et recoupe celle des causes de la mort :

Les membres des armées étrangères, les civils, les gendarmes et gardes républicains, les GVC, les COA, les réformés retraités, les sapeurs-pompiers, les sections d'état-major, les trésoriers-payeurs sont très fortement morts à l'arrière et en particulier à Paris.

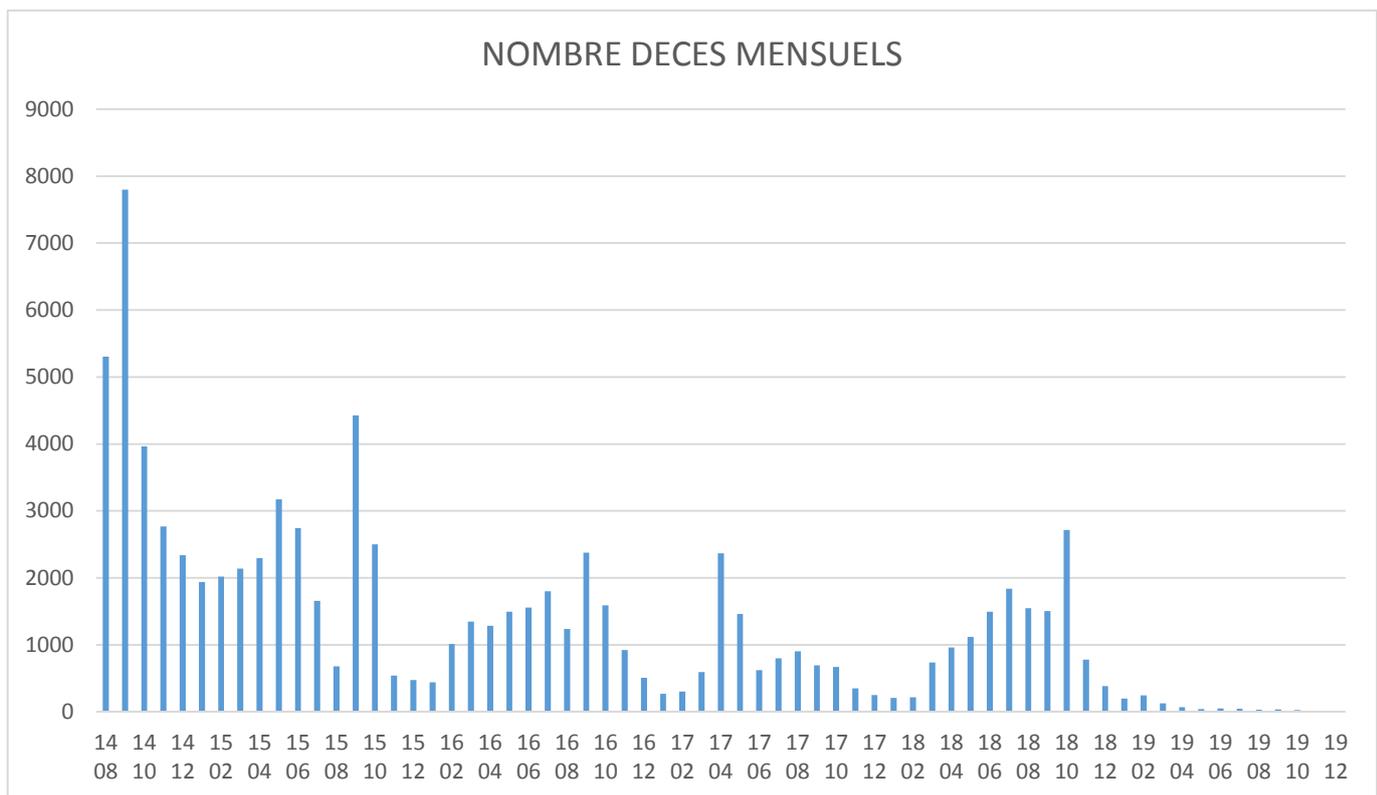
Les aviateurs et combattants dans l'aérostation sont souvent morts à l'arrière mais rarement à Paris (souvent des accidents dans des aérodromes de province) ; c'est le cas aussi des groupes spéciaux, des Sections de chemins de fer et du train des équipages.

Ceux qui meurent rarement à l'arrière sont bien sûr les fantassins, chasseurs, légionnaires, « bat d'af. » etc. ; et quand ils meurent à l'arrière, ce n'est que très rarement à Paris. Les bataillons de chasseurs avec 1,56 %, les légionnaires avec

1,70 %, les « bat d'af » avec 2,13 %, l'infanterie de ligne avec 2,23 % de morts à Paris n'ont vraiment que peu connu la satisfaction toute relative de mourir dans leur ville ! A l'opposé des armées étrangères (92 %), pompiers (81 %), GVC (66 %) gendarmes (56%), sections d'état-major (45 %), COA (44%)... Une grave césure de la guerre.

## VI - Quand meurent-ils ?

La courbe mensuelle des morts a une allure très classique, proche de celle des morts nationaux (cf. Archives de la guerre, 6 N58 qui donne les chiffres mensuels des pertes). On sait que la mort a frappé durement pendant les 18 premiers mois du conflit.



Cependant, des nuances apparaissent ; les Parisiens, relativement moins présents dans les premiers combats d'août-septembre 1914, vont être particulièrement nombreux à mourir ensuite d'octobre 1914 à la fin de 1915. Ils sont ensuite de nouveau moins frappés par la mort que l'ensemble des Français pendant le premier

semestre 1916, participent intensément aux chiffres de septembre-octobre 1916, pour retomber sous la moyenne de novembre 1916 à février 1917. Les Parisiens sont dans la norme au moment du Chemin des dames, puis donnent beaucoup de juillet à la fin de 1917. En 1918, même alternance, relativement peu de morts de janvier à juillet, puis beaucoup d'août à novembre ! Une confusion qui n'est qu'apparence...

Globalement on serait tenté d'établir une saisonnalisation ! Excepté 1915 où les Parisiens donnent toute l'année un niveau de morts relativement élevé, en début de l'année (au premier semestre) les Parisiens donnent relativement peu de morts. En juillet-août la tendance s'inverse progressivement, et en automne (septembre-octobre-novembre) les Parisiens ont un niveau relativement très élevé de morts, la tendance s'inversant de nouveau progressivement en décembre. Serait-ce que l'on appelle les Parisiens au combat lorsque les ruraux bénéficient de plus de permissions ? Alors qu'on les laisserait « tranquilles » l'hiver et le printemps...

Ce serait alors la découverte d'un rapport au temps de la mort très différent.

On s'attardera moins sur les jours précis de la mort. Elle frappe tous les jours sans exception car même lorsqu'il n'y a pas de combats, on meurt des suites de ses blessures, de maladies ou d'accidents...

La journée la plus fatale pour les Parisiens fut le 25 septembre 1915 avec 1 708 morts, dépassant le 22 août 1914 avec 1 558 morts ; on tombe ensuite nettement en dessous avec moins de 800 morts (728 le 25 août 1914, 706 le 16 avril 1917 etc...)

Le 25 septembre 1915, les troupes françaises partent à l'assaut sur un front de 25 km en Champagne. La préparation d'artillerie a été intense, trois jours de bombardement sur les lignes allemandes. Il y a une progression réelle de 3-4 km, mais l'offensive se heurte à des points de résistance allemande beaucoup plus forts que prévu et la deuxième ligne de défense ne peut être forcée. Védégrange, les Wacques, Souain, Navarin, Tahure, le bois Sabot, la main de Massiges voient des combats féroces. C'est là que le légionnaire Blaise Cendrars est gravement blessé.

Les jours suivants l'offensive ralentit progressivement. Mais sur le champ de bataille, les morts sont innombrables.

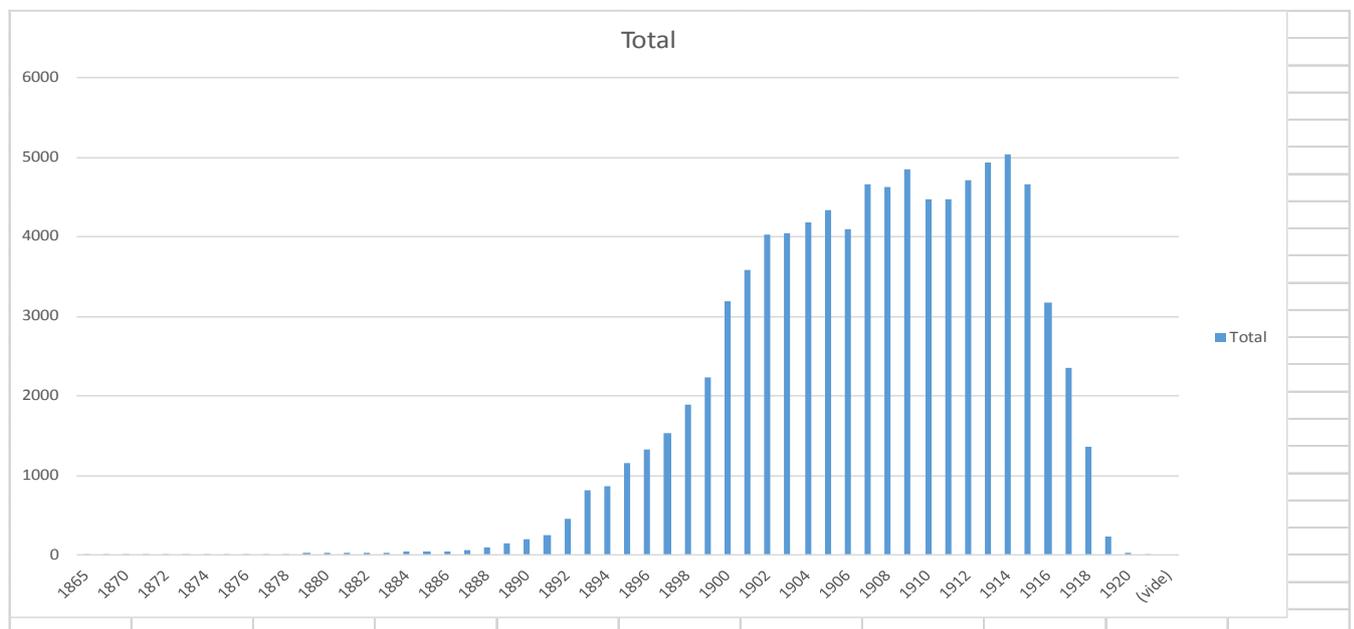
Le 22 août 1914 est plus connu ; il est généralement donné comme le jour le plus meurtrier pour l'armée française (mais il n'est que deuxième pour les Parisiens). Ce jour-là, ce fut une bataille confuse entre les troupes françaises avançant dans les

Ardennes belges, croyant n'avoir devant elles qu'un mince rideau allemand et les troupes allemandes qui poursuivaient leur avance vers le sud. Ce fut un désastre pour les Français qui rencontrèrent des troupes nombreuses, bien organisées et protégées par une forte artillerie. La petite contre-offensive de Joffre avait échoué au prix d'un drame terrible...

## VII - Qui ?

### A - L'âge

La courbe selon la classe d'âge ne fait pas apparaître de grandes surprises. La classe 1914, qui a seule donné plus de 5 000 Parisiens morts, fournit l'effectif le plus élevé. Avoir 20 ans en 1914 était une terrible épreuve ; c'était aller tôt au feu sans formation militaire et faire toute la guerre. Au-delà de 30 ans en 1914, les chiffres commencent à se réduire puis chutent brutalement à compter de la classe 1899. Ils deviennent très faibles à partir de 43-44 ans.



### *Décès des Parisiens selon les classes*

*(on est accoutumé dans l'armée à parler en classes : année de naissance +20)*

La courbe est très voisine de la courbe nationale, mais elle diffère sensiblement aux deux extrémités. Même très rares, les décès des classes nés avant 1868 comptent

pour 414 ; c'est beaucoup au regard des 1 800 au niveau national (23% contre 7% pour l'ensemble). Même phénomène pour les plus jeunes, les classes 1920 et 1921 comptent pour 42 morts à Paris. Dans ce dernier cas l'explication est assez simple : sur les livres d'or parisiens figurent les décédés de la guerre en Cilicie avec la Turquie, pas dans les décomptes nationaux. Pour le premier point l'originalité est plus intéressante.

Si on examine les causes de la mort, il est clair que l'on a parmi ces 414 anciens, moins de « TE » et Disparus que pour les autres (49 % contre 68 %) et plus de maladie et accident (23 % contre 9 %). Beaucoup plus sont morts aussi à Paris. Rien de surprenant, mais l'écart n'est pas tel que l'on puisse ignorer les plus de 200 anciens Parisiens tués au combat qui devront être expliqués.

Le plus ancien est le général de division Louis François Marcot, 69 ans en 1914. Placé à la tête de la 81e division territoriale, celle-ci est engagée dans la bataille d'Arras en octobre 1914. Il est tué d'un éclat d'obus aux Essarts-les-Bucquoy le 4. Puis vient le capitaine Gustave Albert Genevoix, du 209<sup>e</sup> RIT, tué à Wez, dans la Marne, le 19 octobre 1915.

A l'autre extrémité de l'échelle, le jeune Lucien Barrio, né le 10 octobre 1901, meurt le 14 avril 1919 à l'hôpital Villemin. Il a 17 ans, mais on ne sait s'il meurt des suites de blessure ou de maladie. Le plus jeune tué à l'ennemi est Maurice Gauthier, né le 5 avril 1901, qui meurt le 10 octobre 1918 au combat de Boukincamp dans l'Aisne. Il a 17 ans.

### *B - Les origines*

Pour les 88 360 cas connus, on peut répartir les lieux de naissance en grandes catégories.

Paris	35 203	39,8 %
France métropolitaine		
hors Paris	50 095	56,7 %
DOM	90	0,1 %
TOM	31	0,03 %
Français nés aux colonies	328	0,37 %

Colonies (non français)	45	0,05 %
Français nés à l'étranger	389	0,4%
Nés à l'étranger (nationalité inconnue)	600	0,7%
Nés à l'étranger (non français)	748	0,8%

Les chiffres ne surprennent pas mais mériteraient une comparaison avec les statistiques des lieux de naissance et des nationalités des Parisiens masculins en âge d'être mobilisés, statistiques malheureusement indisponibles.

*Notons seulement quelques points :*

Parmi les départements de naissance arrive largement en tête le département du Nord (3515) ; et très généralement les départements des régions Nord-Picardie (Pas de Calais, 1282...), Champagne ou Lorraine fournissent de gros contingents de natifs inscrits sur les livres d'or de Paris ; bien au-dessus de ce qui est attendu compte-tenu de leur présence parmi les habitants de Paris. Ici deux explications sont plausibles et, sans doute, se complètent. Il y a eu beaucoup de réfugiés de ces régions à Paris ; devenus résidents à Paris, ils vont figurer, en cas de mort, sur les livres d'or. L'autre explication tient sans doute au fait que mobilisés dans les casernes des régions proches du front, ils ont eu tôt affaire à l'ennemi dans les durs combats de 1914. On pourrait enfin y voir la trace d'un patriotisme ou d'une combativité plus grands ; mais ceci reste à démontrer plus finement.

Notons aussi que les natifs parisiens de Bretagne, de Normandie et de quelques départements de la périphérie du massif central ont aussi donné largement (Lozère, Haute-Vienne..).

Au contraire les départements du midi fournissent de petits contingents, parfois très minimales (65 du Vaucluse par exemple). Certes la population parisienne née dans le Midi était très peu nombreuse, mais tout de même on est en dessous, nettement, de ce qu'on pourrait attendre. Nous retrouverions ici la fameuse thèse que le Midi a moins donné, même pour ceux du Midi devenus Parisiens. Font exception les natifs de Corse et des Alpes-Maritimes qui connaissent une mortalité guerrière élevée.

On ne raffinerait pas davantage ces chiffres qui méritent une analyse plus approfondie.

Les étrangers sont peu nombreux. . On trouve dans l'ordre : Belges (241), Russes (236), Suisses (206), Italiens (127), Roumains (103), Luxembourgeois (80), Turcs (78), Espagnols (78) etc.

Ceux qui venaient d'un pays allié devaient normalement être mobilisés dans leur pays d'origine et ne pouvaient dès lors être sur les livres d'or. C'est la légion étrangère qui fournit le plus gros contingent, ou les pays neutres.

Quant aux colonisés, ils sont en nombre ridiculement faible, une quarantaine (dont la moitié d'Algériens) tout simplement parce que il n'y a encore que très, très peu des combattants venus des colonies qui résident à Paris en 1914. Sans surprise, le plus grand nombre sont tirailleurs. Aucun n'a dépassé le grade de caporal.

### *C - Où habitent-ils ?*

On peut dresser un tableau des inscrits sur les livres d'or par arrondissement. Sans surprise, la hiérarchie de la population des arrondissements en 1914 est globalement respectée. Il y a toutefois des variations si on rapporte le chiffre à cette population, mais comme on ne connaît pas du tout la part des hommes en âge d'être mobilisé, toute conclusion serait hâtive.

Arr.	Nbre
1 <sup>er</sup>	1 601
2 <sup>e</sup>	2 234
4 <sup>e</sup>	3 852
5 <sup>e</sup>	3 109
6 <sup>e</sup>	3 070
7 <sup>e</sup>	2 200
8 <sup>e</sup>	1 945
9 <sup>e</sup>	2 482
10 <sup>e</sup>	5 511
11 <sup>e</sup>	8 295
12 <sup>e</sup>	5 859

13 <sup>e</sup>	7 178
14 <sup>e</sup>	4 468
15 <sup>e</sup>	7 202
16 <sup>e</sup>	3 842
17 <sup>e</sup>	8 294
18 <sup>e</sup>	14 133
19 <sup>e</sup>	5 666
20 <sup>e</sup>	6 037

## VIII - Les fusillés

La question de la présence des fusillés sur les monuments aux morts ou sur les livres d'or, ou de leur reconnaissance comme « Mort pour la France » est extrêmement complexe et continue de faire vif débat. Qu'en est-il des livres d'or parisiens ?

Une enquête approfondie nous a permis d'estimer à une centaine le nombre de Parisiens fusillés ou abattus (pour des causes diverses). Nous ne souhaitons pas donner un chiffre plus précis, mais il s'agit sans doute d'un taux relativement assez élevé en rapport au nombre de morts.

Leur présence sur les livres d'or parisiens paraît extrêmement contrastée

Sur cette centaine, 53 figurent sur les livres d'or, une petite majorité. On retrouve également leur nom sur le site Mémoire des hommes, sauf deux. La quasi-totalité est indiquée comme « fusillé » ou « passé par les armes ». Pour un seul, la mention « n'est pas mort pour la France » a été conservée. Dans deux cas la mention « n'est pas mort pour la France » ou « indigne » a été rayée. Dans quatre cas, la mention « Tué à l'ennemi » est indiqué...

A contrario, il demeure très difficile de savoir pourquoi une quarantaine de fusillés, figurant comme tels dans le fichier des « Morts pour la France », ne sont pas sur les livres d'or parisiens : noms non transmis au moment de la confection du Livre d'or, refus d'un maire d'arrondissement, transmission à d'autres mairies que Paris ou toute autre cause. Un champ est ainsi ouvert à la recherche.